

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ CLAS SUR LA REVUE *META* – LE JOURNAL DES TRADUCTEURS

André CLAS

Directeur de la revue *META*,
Université de Montréal, Canada

M. C. – La revue *Meta – Le Journal des traducteurs* a fêté récemment 50 ans d'existence. Sa vitalité est à la hauteur de sa qualité, de son ouverture vers les chercheurs du monde entier, de sa richesse et de sa diversité. Quels étaient vos projets, vos rêves et vos ambitions en 1968, concernant la revue, au moment où vous en êtes devenu le directeur ?

A. C. – J'ai accepté la direction de *Meta* parce que c'était une gageure qui complétait mes obligations en tant que responsable de cours de traduction. Je ne connaissais pas grand-chose de la direction d'une revue, mais je savais qu'il y avait des possibilités de développement par sollicitation de collaborateurs engagés dans la recherche sur les questions de traduction. En fait, j'avais la naïveté et l'ardeur du néophyte et peut-être l'audace et l'inconscience de la jeunesse.

M. C. – À ma connaissance, il y a peu de revues sur la traduction et l'interprétation qui couvrent tous leurs aspects, comme le fait *Meta* : traductologie (théories de la traduction), pédagogie de la traduction, recherches en interprétation, stylistique, études terminologiques comparées, traductique (traduction automatisée), documentation, etc. Vous avez eu un modèle ? Vous avez des compétiteurs ?

A. C. – Non, je n’avais pas de modèle, je connaissais bien sûr d’autres revues comme *Babel* et *Lebende Sprachen*. Je connaissais aussi un certain nombre de personnalités du secteur traduction et linguistique. En plus mes travaux m’avaient également dirigé vers la terminologie et à proposer ainsi, en 1969, la création de la Banque de Terminologie de l’Université de Montréal (*TERMIUM*) et donc à rencontrer des chercheurs et décideurs en Allemagne, en Belgique et en France. Je profitais également des rencontres dans les colloques et congrès pour solliciter des auteurs potentiels. Mes « entreprises » devenaient ainsi plus « collectives ». L’Université de Montréal avait également une équipe de chercheurs en traduction automatique (système *Météo*). En plus, je dirigeais un département extrêmement dynamique et les collègues étaient prêts à m’appuyer entièrement.

M. C. – Je pense qu’on peut parler d’une véritable vocation internationale de la revue que vous dirigez. D’une part, par le nombre de vos collaborateurs qui viennent du monde entier. D’autre part, par la problématique traductologique couvrant des espaces culturels si variés ; vous avez eu des numéros dédiés à certains aspects de la traduction en Russie, en Inde, dans le monde arabe, en Chine, en Israël, au Nord du Canada, au Brésil, en Belgique etc. Est-ce qu’on peut parler d’un programme dans ce sens ?

A. C. – *Meta* se doit d’être au courant de ce qui se passe dans le monde. Les problèmes de traduction sont universels et donc une connaissance de ce qui se fait ailleurs est importante, d’autant plus que l’accès à l’information n’est pas toujours très facile à cause de la barrière des langues. Mais la connaissance de ce qui se fait ailleurs permet également de mieux se situer et d’évaluer ce qui se passe chez soi. Il s’agissait donc de renseigner les lecteurs et de provoquer une réflexion sur leurs activités. J’ai toujours pensé que la traduction était « prolifère », c’est-à-dire qu’elle informe, développe également des idées, et surtout en fait naître de nouvelles, comme le prouve amplement l’histoire de la traduction (par exemple, traductions du grec, du syriaque en arabe, développement arabe puis retraductions en langues vernaculaires et en latin à la fin du moyen âge). Ces numéros sur

les divers pays devaient être des bases informatives et donc aussi réflexives. Il y avait une volonté claire de promouvoir la connaissance globale du monde de la traduction et de fournir les renseignements voulus et peut-être suggérer d'autres modèles et d'autres avenues à explorer. C'était bien sûr une visée pour un programme de formation. La traduction est une ouverture vers l'ensemble de l'humanité : connaître, savoir, comprendre, réfléchir et en tirer les leçons indispensables. La traduction est recherche de connaissances, ouverture et développement dans tous les sens du terme.

M. C. – Mais sa vocation francophone ? Nous considérons *Meta*, qui paraît à Montréal, en français (même si elle publie aussi des articles en anglais et en espagnol) et entraîne beaucoup de chercheurs du monde francophone, comme un exemple, un modèle de revue francophone à suivre. Quelle en est votre vision ? *Meta* est pour ainsi dire une revue intentionnellement ou naturellement francophone ?

A. C. – La revue a toujours été bilingue. Elle a toujours cherché à garder l'équilibre entre les deux langues de publication, langues officielles du Canada. Elle est intentionnellement francophone puisqu'elle est de l'Université de Montréal. Mais elle est également ouverte au reste du monde et accepte les points de vue, les recherches et les travaux de tous les chercheurs, parce que le particulier peut être généralisable et peut éclairer des processus et des cheminements. Aucune langue ni aucune civilisation ne se suffisent à elles-mêmes ! *Meta* a aussi, dans les divers numéros spéciaux, publié des textes en d'autres langues, montrant par là que la revue reconnaissait et défendait les autres langues et qu'elle était consciente de la valeur du plurilinguisme mondial. La revue est publiée en français et en anglais mais elle tient compte de la réalité et veut diffuser le maximum d'informations utiles.

M. C. – Comment choisissez-vous, comment trouvez-vous vos collaborateurs qui viennent des espaces culturels très variés ?

A. C. – Avec le temps, la revue a bâti sa réputation. C'est un travail de très longue haleine, une activité constante, un état de stabilité et une obligation de relations avec les auteurs et les auteurs potentiels. Les rencontres lors de congrès et de colloques

ont permis de développer une large collaboration et même une certaine fidélité. La revue est ainsi devenue « une grande famille mondiale ». Elle est référencée par l'Institut scientifique de Philadelphie et a ainsi la reconnaissance automatique d'attestations de promotion pour les chercheurs dans certains pays. C'est indéniablement un atout pour la revue. Il faut aussi noter que la revue ne publie que les textes évalués et acceptés par un comité de lecture. Elle refuse donc des textes, en spécifiant les raisons, ce qui ne crée pas forcément des relations amicales, mais à la longue rend service à tout le monde ! La revue n'est pas non plus celle d'une « chapelle », elle est ouverte à toutes les tendances. Elle encourage également les jeunes chercheurs à proposer des articles, en suggérant, s'il y a lieu, des améliorations ou des changements. La revue revoit tous les textes, mais elle ne change jamais ni les mots ni la structure des phrases sans l'accord de l'auteur. Publier une revue est un travail quotidien : réception de textes, lecture des textes, transmissions aux évaluateurs, rappels des délais, mise en forme, relations avec l'auteur, regroupement des textes d'un numéro, étude d'équilibre d'un numéro, mise en pages, etc. La revue est préparée entièrement par des bénévoles : auteurs, évaluateurs, comité de rédaction et direction.

M. C. – Comment équilibrez-vous la représentation de tous les aspects de la traduction, ses différents domaines ? La place accordée à la traduction littéraire, qui intéresse particulièrement notre jeune revue *Atelier de traduction*, semble une constante. Elle pourrait être menacée par le développement de plus en plus impétueux de la terminologie ou de la traductique, par exemple ?

A. C. – La traduction littéraire est très importante, à la fois culturellement et pour le développement de l'écriture. Un cours de traduction littéraire fait donc obligatoirement partie du cursus. Si la traduction littéraire est formatrice et importante, elle n'est pas cependant une donnée économique prioritaire ! *Meta* ne néglige donc pas la traduction littéraire ou même poétique. La revue cherche à équilibrer les divers domaines pour apporter dans chaque numéro une certaine orientation appuyée sur les auteurs de différents pays pour stimuler l'intérêt probable des divers lecteurs dans plus d'une soixantaine de pays. La revue ne néglige

pas non plus les « tendances », les sujets dans le vent qu'elle pense flairer, ni les numéros thématiques pouvant servir d'outils de base dans les séminaires de traduction.

M. C. – Dans un récent volume paru il y a peu de temps à Beyrouth, *Pour dissiper le flou*, vous comparez la traduction à la tâche ardue de tailler un diamant à multiples facettes. Comment se comporte ce diamant sous la loupe des spécialistes réunis par *Meta* ?

A. C. – La métaphore est du directeur de la revue. *Meta* cependant reflète bien ce diamant, parce qu'aucune traduction n'est facile, c'est toujours un travail de lecture réflexive, de recherche, d'hésitations, de vérification, de choix et donc de prise de position sans garantie absolue. A l'heure actuelle, la traduction devient de plus en plus un travail de réseau, de collaboration. La technologie moderne facilite heureusement ces collaborations.

M. C. – Vous êtes depuis presque trente ans le directeur du *Journal des traducteurs*, tout en exerçant en même temps vos fonctions de professeur, de directeur de thèses, de coordinateur de projets grandioses comme celui du *Dictionnaire canadien bilingue* ou de coordonnateur du réseau LTT ? Comment avez-vous réussi et comment réussissez-vous à gérer tout cela ?

A. C. – Le travail se gère assez bien car ce sont des intérêts convergents. Une obligation éclaire l'autre et l'enrichit et débouche sur une autre vue. J'ai ainsi créé le réseau LTT parce que la lexicologie, la terminologie sont intégrées dans la traduction et parce que ces disciplines, tout comme la traduction subsument les autres aspects du langage, de la connaissance du réel et du développement des langues. L'ensemble est un édifice aux parties solidaires !

M. C. – Une question qui intéresse beaucoup notre équipe de jeune revue sur la traduction. Quel est le secret de la vitalité de *Meta* ?

A. C. – La curiosité et le plaisir de voir des résultats. C'est un vrai bonheur de voir les numéros de la revue les uns après les autres, tous rappellent des souvenirs. En plus, il y a toujours quelque chose de nouveau, d'excitant, c'est la joie d'une naissance. Une revue est avant tout du travail, encore du travail, de la réflexion, des discussions et de la persévérance, mais cela

devient une habitude à la longue, même si l'on voit les mois passer de plus en plus rapidement. Il y a sans doute une dose de vanité dans ce travail ou même une pincée d'orgueil dans la réalisation.

M. C. – Pourriez-vous donner quelques conseils ?

A. C. – Je ne me le permettrai pas ! Les expériences ne sont pas transmissibles, elles doivent être refaites, car les circonstances ne sont jamais identiques. Le seul conseil serait : faites ce que vous faites avec passion et avec sérénité.

M. C. – La revue *Meta* est déjà entrée dans son deuxième demi-centenaire. Quels sont vos projets, vos rêves et vos ambitions à ce moment de fructueux et gratifiant bilan ?

A. C. – Il est vrai que *Meta* m'a procuré beaucoup de joies et de plaisirs, mais également, il faut l'admettre, parfois de petits déboires et même des crève-cœur, mais c'est ainsi que va la vie. Si les lecteurs de la revue sont satisfaits, c'est ma récompense et c'est avec cette vision de rendre les choses utiles et utilisables que j'ai aussi créé le site Internet en accès libre (www.erudit.org/revue/meta) (sauf pour les trois dernières années publiées). J'espère que ce site saura aussi être utile aux chercheurs et aux curieux et qu'ils en tireront tout le profit voulu. Voilà mes ambitions ou mes rêves. Quant aux projets, ils sont simples. Je prépare mes derniers numéros de *Meta* avant de passer la main dans un avenir très proche. Et avec l'espoir que le successeur aura les mêmes joies !

Entretien réalisé par **Muguraș CONSTANTINESCU**
Université « Ștefan cel Mare » de Suceava,
Roumanie